

L'APPROCHE COGNITIVE DANS L'ÉTUDE DE LA LANGUE COMME OUTIL DE COMMUNICATION

Ileana BUSUIOC

Aperçu général

La linguistique cognitive fait partie des sciences de la cognition, domaine interdisciplinaire ayant comme objet d'étude le fonctionnement de l'esprit humain et comprenant des sciences telles la philosophie, la psychologie, l'anthropologie, la neurobiologie, l'intelligence artificielle, etc. L'hypothèse de base des sciences cognitives postule que les mécanismes de la pensée humaine peuvent être mieux compris si l'on accepte l'existence de structures de représentations abstraites de la réalité et de calculs opérés à partir de et avec ces structures.[16] Si cette approche s'est avérée utile pour rendre compte de maints aspects concernant l'apprentissage, l'emploi de la langue pour communiquer, les stratégies mises en place pour résoudre des problèmes, elle n'a pas manqué d'être critiquée en se voyant principalement reprocher le fait que postuler une activité d'appréhension de la réalité à travers des représentations mentales et de leur manipulation repose sur des conjectures empiriques et pourrait être faux.

Les analyses de l'activité langagière dans une perspective cognitive ont commencé à se développer vers les années 1980 et se sont constituées en une nouvelle approche dans l'étude linguistique, qu'on pourrait considérer également comme une réaction contre les grammaires génératives qui soutenaient l'autonomie du langage. Dans la perspective cognitive, l'objet de la linguistique n'est pas restreint à des faits inhérents au langage. C'est une position explicitement assumée par nombre de cognitivistes: «In contrast to a sharply autonomous view of language structure, cognitive linguistics has resurrected an older tradition. In that tradition, language is in the service of constructing and communicating meaning, and it is for the linguist and cognitive scientist a window into the mind. Seeing through that window, however, is not obvious. Deep features of our thinking, cognitive processes, and social communication need to be

brought in, correlated, and associated with their linguistic manifestations.» [6] Ou bien: «Face aux théories orthodoxes de la linguistique contemporaine (le structuralisme et la grammaire générative), la grammaire cognitive risque de paraître à la fois anarchiste et réactionnaire. Anarchiste – certains diront obscurantiste –, parce qu'elle refuse d'accepter *a priori* les postulats sur lesquels sont fondés ces deux théories: l'autonomie de la langue et l'indépendance de ses modules (en particulier, la syntaxe et la sémantique); réactionnaire, parce que, en se rapprochant ainsi du sens commun, elle rejoint certaines croyances des approches préstructuralistes („préscientifiques“) du langage. L'alternative reste donc ouverte entre une linguistique autonome ou interne et une linguistique externe liée à nos facultés cognitives générales et à la connaissance du monde.» [13, p. 69]

Interdisciplinaire, la linguistique cognitive est une sorte de charnière: elle utilise un point de vue englobant qui unit et étaye langage et cognition. En effet elle intègre linguistique et sciences cognitives afin de rendre compte du langage humain dans le cadre général de l'étude du fonctionnement de l'esprit humain; l'utilisation de la langue pour communiquer doit être expliquée par rapport aux processus mentaux qui la sous-tendent. La linguistique cognitive essaie de prouver que le langage est implicitement, naturellement mis en relation avec le savoir et le comportement humain. Le site de l'Association internationale pour la linguistique cognitive (ICLA) propose la description suivante:«[The cognitive linguistic] perspective subsumes a number of concerns and broadly compatible theoretical approaches that share a common basis: the idea that language is an integral part of cognition which reflects the interaction of cultural, psychological, communicative, and functional considerations, and which can only be understood in the context of a realistic view of conceptualization and mental processing.» [8] Il s'agirait, en d'autres mots, de «mettre en évidence des liens de dépendance causale entre des facteurs

cognitifs et des facteurs langagiers». Mais c'est «la dépendance causale „fine“ qui est importante: Il faut donc viser à mettre en évidence – par exemple – l'influence des facteurs langagiers (à caractériser) sur le développement de certaines représentations cognitives ou encore de l'influence d'organisations cognitives (elles aussi à préciser) sur l'acquisition et la compréhension d'éléments linguistiques (citons par exemple les relations entre l'acquisition des éléments sémantiques impliquant la causalité et l'emploi correct du „parce que“; ou l'organisation de champs sémantiques en fonction de la typicalité des catégories et l'extension du lexique correspondant à ce champ sémantique).»[1, p. 11-12] Un problème est dès lors apparu, à savoir celui de la priorité du cognitif sur le langagier ou inversement, et l'on a vu se développer deux positions extrêmes:

- c'est le développement cognitif qui engendre et initie le développement langagier – position de Piaget et de ses disciples pour lesquels les compétences langagières sont directement dépendantes et déterminées par des compétences cognitives;
- c'est le langage qui ouvre la voie au développement cognitif – dans le sillage du déterminisme linguistique de B. L. Whorf pour lequel chaque langue impose à ses utilisateurs une vision spécifique du monde et par conséquent les compétences langagières jouent un rôle déterminant dans la mise en place des catégories conceptuelles.

Mentionnons, avec F. Cordier, que les prises de position «extrémistes» sont passées de mode et qu'il est plus utile de se rapporter à l'articulation cognition/ langage. «La langue n'est pas simplement un outil de communication, elle reflète aussi la perception du monde ayant cours dans une communauté culturelle donnée. Cet univers conceptuel comporte bien plus de notions – ou de catégories conceptuelles – que celles que nous retrouvons dans la langue. Les concepts „langagiers“ nous permettent non seulement de communiquer, mais ils nous amènent aussi à voir les choses et le monde d'une certaine façon.» [4, p. 15-16]

On ne peut pas parler d'une école, d'un ouvrage clé, d'un texte premier et fondamental en ce qui concerne la linguistique cognitive, ce qui ne veut pas dire que cette discipline est «a trackless wilderness of shifting sands. There is a set of core concepts and goals, most of which are shared by most cognitive linguists, as well as by the philosophers, psychologists, and other scholars who

have collaborated on the development of this framework. These concepts are not the product of an imposed theory, but have instead emerged from empirical observation corroborated across languages and disciplines. Rather than being a random hodge-podge, these concepts mutually support one another and have coalesced into a theory (or something closely approximating a theory) firmly grounded in fact. Overall, cognitive linguistics tends to lean more strongly toward data than toward theory, and it tends to expect that the latter can be gradually elaborated from the former.» [9, p. 3] On ne peut pas, non plus, parler d'un chef de file, d'une seule autorité dans le domaine, mais on ne pourrait pas parler de linguistique cognitive sans évoquer des auteurs tels William Croft, Gilles Fauconnier, George Lakoff, Ronald Langacker.

Pour faire le point de cet aperçu, nous pouvons conclure que la linguistique cognitive défend une approche du langage qui est basée sur notre expérience du monde et la manière dont nous le percevons et le conceptualisons insistant sur la base cognitive du langage et, par la suite, de la communication humaine, sur les contenus cognitifs et sur la nécessité méthodologique de les observer en relation avec les systèmes qui permettent de les exprimer; comme le souligne Laura Janda «cognitive linguistics gives us an opportunity to reconnect the threads of the history of linguistics [...]. This does not mean that cognitive linguistics is some sort of theoretical „throw back“, a reinvention of tired old wheels already rejected. On the contrary, thanks to its continuance of time-honored intellectual pursuits (the form-meaning relationship, the coherence of linguistic and non-linguistic cognition, the assertion that language is the most immediate artifact of human thought, etc.), cognitive linguistics invites us to draw on the wealth of accumulated achievements in the history of linguistics and move forward on this path.» [*idem*, p.2]

Quelques concepts de base de la linguistique cognitive; les branches de l'étude linguistique auxquelles on les a appliqués

Dans ce qui suit nous allons passer en revue quelques uns des concepts de choix de la linguistique cognitive tels qu'on les identifie chez des auteurs parmi lesquels Fauconnier, Lakoff,

Langacker, Croft, ainsi que la façon dont ils peuvent être utilisés par l'analyse linguistique sachant que, dans la perspective cognitive les langues sont des systèmes conventionnels symbolisant les structures de la pensée et donc l'étude linguistique ne doit pas faire intervenir des distinctions rigides entre le niveau lexical, morphologique, syntaxique, sémantique, ou pragmatique. Cela met en évidence l'idée que pour la linguistique cognitive l'activité langagière ne doit pas être analysée en tant que somme de phénomènes épars; ceux-ci présentent de l'unité entre eux et, ce qui plus est, avec des phénomènes généraux se rattachant à la cognition; il en ressort de même que dans la perspective cognitive il n'y a pas, en linguistique, des niveaux, des modules, les soi-disant branches de la linguistique ne constituant pas de blocs tout à fait discrets et présentant des frontières assez floues.

Les concepts: types, structure, catégorisation; catégories conceptuelles et catégories linguistiques; les universaux cognitifs

«On donne le nom de *concept* à toute représentation symbolique de nature verbale, ayant une signification générale qui convient à toute une série d'objets concrets possédant des propriétés communes» – voilà la définition fournie par le *Dictionnaire de linguistique* [5, p. 118]. Il s'agit d'une série de perceptions, de réflexions, d'études, de classifications qui aboutissent à une représentation mentale idéale de ce qu'*est* censé être l'objet. Unité «minimale» de la pensée humaine, le concept découpe ainsi la réalité telle que nous en faisons l'expérience. Les propriétés communes des objets ayant été conceptualisés constituent, à la suite de l'abstraction, autant de traits caractéristiques du concept permettant la description de celui-ci. Il y a des traits caractéristiques essentiels, c'est-à-dire indispensables pour la compréhension du concept dans un domaine du savoir humain et dont l'absence peut fondamentalement modifier le concept en question, et des caractéristiques non essentielles dont l'absence ne modifie pas le contenu du concept.

Il y a des concepts individuels, se rapportant à une entité, ou bien des concepts généraux, se rapportant à plusieurs entités, qui structurent la réalité par tranches; ces derniers sont également désignés par le terme *catégories conceptuelles*. Nous avons en général la tendance, au moment où nous percevons un aspect nouveau de la réalité, de le faire entrer dans une catégorie conceptuelle: la

catégorisation est une habilité indispensable à la compréhension des aspects nouveaux de la réalité. Il ne faut pas s'attendre à une relation terme à terme entre les catégories conceptuelles et les catégories linguistiques: l'univers mental n'est pas limité à ce que nous donnent les signes, les catégories conceptuelles s'étant figées seulement en partie dans les catégories linguistiques. Il y a pourtant un lien intéressant qui s'établit entre concept et les signes linguistiques qui le désignent dans différentes langues naturelles: il est fort possible que les traits conceptuels sont spécifiquement décrits par certains éléments linguistiques: en français, par exemple, comme reflet de la motivation, un formant suffixal tel *-ier* récupère les traits conceptuels suivants: „agent, qui exerce un métier“ – *pompier, cordonnier*; „arbre produisant le fruit...“ – *cerisier, poirier, pommier*; „contenant...“ – *cendrier, encrier*.

Les catégories conceptuelles sont caractérisées par le fait qu'elles n'ont pas de limite et qu'elles sont motivées en tant que structurées autour d'une entité représentative parmi celles qui les constituent, un membre représentatif, le *prototype*; c'est l'entité qui nous vient spontanément à l'esprit lorsqu'on évoque la catégorie respective. Si le prototype, le noyau d'une catégorie est clairement défini, les entités périphériques restent dans le vague et parfois les limites entre catégories conceptuelles différentes peuvent se superposer. Le modèle cognitif des catégories structurées autour d'un prototype est appliqué avec succès en phonologie et morphologie pour rendre compte des allophones ou allomorphes considérés des éléments périphériques par rapport aux phonèmes et morphèmes, ou bien en syntaxe pour rendre compte de certaines structures phrastiques récurrentes considérées prototypiques par rapport à d'autres qui ne sont que des variantes. La catégorisation est également à l'œuvre dans la communication spécialisée et ceci pourrait expliquer la néologisation par séries de termes complexes à expansions (concepts périphériques) de plus un plus larges constituées autour d'un terme simple pivot (concept prototype) très fréquentes dans toutes les terminologies: *robot/robot industriel, robot rectiligne, robot manipulateur industriel, robot manipulateur à commande manuelle, robot à architecture sphérique, robot à coordonnées cylindriques...* en informatique ou bien *pointe/pointe tranchante, pointe normale épaisse, pointe palette excentrée, pointe hybride longitudinale...* dans la terminologie de la machine à coudre industrielle.

Il existe un nombre, assez limité, de concepts

que l'on retrouve dans toutes les cultures et civilisations de la terre, qui ont des désignations dans toutes les langues du monde et qu'on appelle *primitifs sémantiques*. Mais beaucoup plus nombreux sont les concepts qui incarnent des expériences historiques et culturelles distinctes et qui se sont inscrits de façon marquée dans les communautés linguistiques respectives. Ainsi, l'on a relevé le fait que les langues du Grand Nord ont un grand nombre de mots pour désigner les différentes espèces de rennes et même des mots différents pour désigner les rennes de différents âges; par ailleurs, il y a, selon Luria et Vygotsky, «vingt mots pour la glace, onze pour le froid, quarante et un pour différentes formes de neige, et il y a vingt-six verbes pour le gel et le dégel» [11, p. 163]. Le système des temps verbaux, conceptualisation très familière du temps en tant que déroulement linéaire (avec sa variante ramifiée), n'est pas présent en chinois et dans les langues indiennes; ou bien le temps que nous représentons en tant que succession quantifiable de moments est différemment conceptualisé par les Hopi (des Indiens de l'Arizona), qui, comme l'a montré B. L. Worf [15], ne conceptualisent pas le temps en termes de quantité et pour lesquels il est donc impossible de dire «sept jours», par exemple.

La motivation

Depuis Saussure il est devenu traditionnel de considérer – en admettant que toute communication s'établit à l'aide des signes – que le propre de la communication humaine est d'utiliser des signes linguistiques qui sont des signes symboliques, que ceux-ci présentent deux volets – le signifié et le signifiant –, que la relation entre signifié et signifiant est fortuite et non-prédictible, autrement dit que le signe linguistique n'est pas motivé et arbitraire. Rien ne justifie, souligne Saussure, un lien de quelque nature que ce soit entre le concept „arbre“ et la forme graphique *arbre* ou phonique [aRbR]. Si cela est vrai pour la majorité des mots simples, il n'en est pas moins vrai qu'il ne faut pas généraliser l'arbitraire; les catégories linguistiques, et non pas seulement les catégories lexicales, entretiennent des rapports de motivation avec les concepts correspondants. A leur tour, les concepts ne sont pas totalement abstraits et ininterprétables (voir *supra*), mais ils sont le résultat des expériences humaines, d'ordre physique, social et culturel. Si l'on accepte que les unités linguistiques servent à communiquer, on se rend compte de l'importance de la motivation qui rend plus ou moins transparente,

ou du moins permet de saisir la façon dont est appréhendée la réalité et dont se réalise la construction du sens à travers ces unités. Au niveau lexical, en général, les dérivés et les composés sont des unités motivées. Dans différentes langues cette motivation peut rendre compte des multiples façons de découper la réalité, des conceptualisations différentes: *fer à cheval*, *horseshoe* („chaussure d'un cheval“) ou bien *Hufeisen* („fer de sabot“). Dans un article concernant la dénomination [3], Marcel Diki-Kidiri donne l'exemple de trois dénominations différentes existant dans trois langues africaines pour désigner la <bicyclette>, à savoir *gbâzâbângâ*, «roues de caoutchouc», en sängö (Centrafrique), *nàgàsó*, «cheval de fer», en bambara, et *magu-mâkwanganya*, «quatre pieds», en lilikô (langue bantou, au Congo) qu'il commente ainsi: «Ces différentes appellations témoignent de la diversité dans la perception de l'objet bicyclette par des communautés de langues et de cultures différentes, ayant des passés différents. Les Centrafricains connaissaient la roue et avaient été, par ailleurs, soumis aux travaux forcés de la récolte du caoutchouc végétal dès les premières années de la colonisation de leur pays (vers 1910). Les roues de caoutchouc (pneu) de la bicyclette ont donc retenu particulièrement leur attention et motivé leur choix dans la dénomination de ce véhicule. De leur côté, les Bambara, qui connaissaient le cheval, ont perçu une ressemblance fonctionnelle entre cet animal et la bicyclette: les deux se montent à califourchon et permettent à l'homme de se déplacer plus rapidement qu'à pied. Par contre, seul ce dernier trait (déplacement plus rapide qu'à pied) a retenu l'attention des Bolikô du Congo. Leur appellation «quatre pieds» s'entend comme «le véhicule qui dédouble vos pieds» et qui vous permet donc d'aller deux fois plus vite. Dans tous les cas, ces appellations ne cherchent pas à rendre compte de la structure schématique (concept archétypique) de la bicyclette. Les différents signifiés attachés aux différents signifiants de ces dénominations correspondent à des *points de vue* différents sur l'objet, points de vue motivés par et dépendant du passé culturel propre à chaque communauté.» Et il conclut: «Le concept permet à l'homme d'élaborer son savoir. Mais l'ensemble des traits pertinents d'un concept ne se retrouve pas forcément dans le mot ou l'expression verbale qui sert à le désigner. La dénomination la plus adéquate, la mieux acceptée, est bien plus souvent celle qui s'intègre le mieux à la langue et à la culture de la communauté des locuteurs. La dénomination apparaît ainsi comme fortement liée à une perception culturelle inscrite

essentiellement dans la relation signifiant/signifié.» La motivation au niveau lexical devient de plus en plus visible dans les inventaires lexicaux spécialisés – les terminologies. Ce qui plus est, l'un des principes de base de la néologie récente indique la nécessité de la transparence des termes nouveaux, en ce sens que leur contenu conceptuel devrait pouvoir être inféré par les utilisateurs sans qu'ils aient besoin de se rapporter à la définition.

La représentation physique (embodiment); principes de structuration du langage

Notre activité mentale d'appréhension de la réalité, quoique aboutissant à des abstractions, est assez intimement liée à nos perceptions, à des expériences concrètes et est marquée par des contraintes imposées par la constitution physique du corps humain ce qui fait que le savoir humain utilise des représentations construites en quelque sorte à l'image de l'*ego* humain. Celui-ci fonctionne également comme axe, comme repère de base dans la structuration des catégories conceptuelles, et par conséquent de catégories linguistiques. Dans la terminologie anglaise de la linguistique cognitive on dit, de façon très suggestive, que les catégories conceptuelles et linguistiques sont *embodied*, elles ont leurs fondements dans le partage de l'expérience humaine d'une existence corporelle. Le corps humain offre le modèle et la base de concepts tels <intérieur/extérieur>, <supérieur/inférieur>, <massif/discret>. Dans beaucoup de langues toute communication s'organise autour d'un axe *je/ici/maintenant* que le linguiste français Emile Benveniste a analysé et désignés en tant que *déictiques*; non seulement l'espace, mais aussi le temps sont structurés dans les langues naturelles sur la base des repères offerts par le corps humain et ayant l'*ego* comme point de repère. Les éléments déictiques structurent toute énonciation suivant le point de vue du locuteur. *Embodiment* constitue ainsi la base de la subjectivité linguistique.

Dans la perspective cognitive, Claude Vandeloise montre que, quoiqu'on ne s'y attendît pas, géométrie et logique sont insatisfaisantes pour décrire les expressions langagières de l'espace. «Plutôt qu'en fonction d'un système logique ou géométrique, j'essaierai de décrire les mots spatiaux par rapport à des concepts fonctionnels» – mot auquel il donne le sens *utilitaire* – «liés à la connaissance extra-linguistique de l'espace que partagent les locuteurs d'une même langue.» [14, p. 22] «Contrairement à ces sciences exactes qui aspirent à offrir une information exhaustive et

autonome à un interlocuteur complètement ignorant du contexte, le langage ignore tout détail inutile à ses fins immédiates et exploite au maximum la connaissance commune aux participants du discours.» [*ibidem*] Vandeloise considère que c'est la forme du corps humain qui dicte les orientations (frontale, latérale), c'est l'interaction (position des interlocuteurs) qui dicte la situation et la distance, etc. tout en faisant remarquer que le français ne fait qu'un usage «très pauvre» du corps humain pour décrire l'espace, par rapport à ce que mettent en évidence les études faites quant aux langues des indiens Tarascos et Coras.

Domaines et espaces mentaux; intégration conceptuelle

Pour être plus fonctionnel, l'esprit humain organise les concepts, en fonction de relations ontologiques, en domaines qui groupent un corpus de concepts interdépendants, renvoyant à des éléments de base de l'expérience, qui sont le résultat de découpages opérés sur la même tranche de réalité: on peut ainsi parler du domaine de la vision, du domaine de la montagne, du domaine de l'automobile, etc. Identifier les domaines conceptuels est un travail très utile en lexicographie aboutissant à la constitution des *thésaurus*, dictionnaires dans lesquels les unités lexicales ne sont pas inventoriées par ordre alphabétique, mais, suite à une démarche onomasiologique, elles sont groupées en fonction de leur signification. En même temps, opérant à partir des domaines conceptuels, le savoir humain est capable de mettre en place des concepts nouveaux en se rapportant à des domaines conceptuels connus et familiers: ce sont les *métaphores conceptuelles*. Une métaphore conceptuelle établit un pont entre un domaine source, plus familier, et un domaine cible; à la suite d'une opération topologique (*mapping*, en anglais); on transpose un élément du premier domaine au deuxième, la structure conceptuelle du domaine source est utilisée pour décrire le domaine cible; au niveau de l'expérience, cette transposition est basée sur une ressemblance ressentie entre plusieurs choses. Du point de vue cognitif, la métaphore est une relation stable et systématique entre deux domaines conceptuels. Ainsi, loin d'être une simple ressemblance formelle au niveau de l'expression linguistique, une figure de style, la métaphore suppose une activité cognitive mettant en jeu des découpages conceptuels. *Pied de la montagne* est une métaphore conceptuelle qui met en jeu les domaines du corps humain et du relief de la Terre: on transpose un attribut corporel à

l'environnement naturel pour désigner la partie inférieure d'une montagne. Le domaine cible, moins familier, est mis en place par le biais d'un autre domaine, mieux connu et structuré. Dans un ouvrage qui a fait école, G. Lakoff et M. Johnson font une discussion très intéressante des domaines conceptuels et des opérations topologiques les reliant et considèrent que la métaphore «est principalement un moyen de concevoir une chose en termes d'une autre, et sa fonction première est la compréhension» [10, p. 45]. Le fait que, plus qu'un trope, la métaphore soit un outil cognitif est prouvé par la grande fréquence des métaphores dans toutes les sciences et techniques et, selon F. Gaudin sa puissance et sa productivité sont dues justement à son rôle cognitif. La métaphore a l'avantage de «permettre à chacun d'appréhender le nouveau en se référant à sa propre expérience. En ce sens, l'analogie est un outil précieux qui respecte la loi de l'économie linguistique: par la possibilité d'une reconduction analogique du sens, la métaphorisation fait partie du *processus même de conceptualisation* en tant qu'elle permet à la pensée de ne pas travailler dans le vide». [7, pp. 105-106]

Plus profonde encore que la métaphore conceptuelle, origine de la capacité humaine d'inventer du sens, l'intégration conceptuelle met en jeu des délimitations encore plus fines que les domaines conceptuels, ce que G. Fauconnier appelle *espaces mentaux*, qui sont des structures de représentation temporaires mises en place, au moment de la communication, par les locuteurs pour rendre compte d'une situation perçue comme réelle ou imaginaire, passée, présente ou future. A l'instar de la métaphore, dans l'intégration conceptuelle deux espaces mentaux au moins sont mobilisés; mais ce qui la rend différente de la métaphore est le fait qu'il ne s'agit pas seulement de topologisation et de transfert, de projection conceptuelle, mais aussi de la création d'un autre assemblage conceptuel, d'un troisième espace mental (*blend*, en anglais). Dans l'énoncé traditionnellement analysé comme résultat d'une intégration conceptuelle ***Ce chirurgien est un boucher*** la question est: comment est mis en place le sens d'incompétence; on utilise, comme espaces d'entrée: un espace appartenant au domaine de la médecine humaine (l'espace cible) et dans lequel il y a un chirurgien typique, et un autre, appartenant à l'industrie alimentaire (l'espace source) et dans lequel il y a un boucher typique, mais ni l'un ni l'autre ne mettent en place l'incompétence professionnelle. Celle-ci n'est émergente que dans un troisième espace qui intègre les deux premiers: dans cet espace intégrant des

éléments des espaces d'entrée se trouvent juxtaposés, essentiellement le fait que les finalités du chirurgien sont de guérir, tandis que le boucher tue les animaux et tranche la viande en la séparant, le cas échéant, des os; l'incongruité des démarches du boucher et de la finalité du médecin, dans l'espace intégrant, engendre l'idée que le chirurgien est incompétent.

Les espaces mentaux de Fauconnier ont également servi de point de départ dans l'analyse du discours vu comme une mise en place des *univers de discours* et ne sont pas sans relation avec les univers de croyance proposés par R. Martin pour rendre compte d'une multitude de phénomènes linguistiques tels, entre autres, les emplois des formes temporelles et modales.

Le contenu conceptuel et le contenu procédural

Selon J. Moeschler, la fonction la plus importante du langage est d'exprimer des relations au monde; il permet au locuteur d'avoir des représentations du monde; «ces représentations ont une fonction cognitive bien précise: avoir une représentation du monde n'est pertinent et intéressant pour un individu que si la représentation qu'il entretient est vraie. Il ne serait en effet pas pertinent, et cognitivement très coûteux, d'entretenir des représentations du monde qui sont fausses» [12]. il est évident qu'un locuteur peut avoir également des représentations de la réalité qui ne sont pas toujours correctes, mais il aura toujours la tendance à rectifier, à adapter ces représentations. «Entretenir des représentations du monde qui soient les plus exactes possibles, c'est donc une des tâches prioritaires de la cognition humaine, et comprendre comment les représentations sont construites dans le langage, c'est une des tâches de la linguistique moderne. Expliquer comment ces représentations sont accessibles dans la communication, c'est la tâche principale de la pragmatique.» [*ibidem*] Selon Moeschler, la pragmatique peut expliquer cet ajustage continu – et qui se réalise dans et par la communication langagière des représentations que nous avons du monde – par le fait que, à part le découpage conceptuel réalisé dans le langage, les locuteurs transmettent également des instructions, des procédures d'interprétation de ce découpage. Dans les manifestations linguistiques il y aurait par conséquent non seulement un *contenu conceptuel*, mais aussi un *contenu procédural*. «Certains concepts ont un contenu conceptuel: ils nous

permettent d'accéder à une représentation du monde, i.e. de nous représenter des situations, des événements, des entités (individus, objets) et de les évaluer comme vraies ou comme fausses. A côté des concepts qui ont un contenu conceptuel, nous avons distingué des concepts qui ont un contenu procédural. Quel contenu associer à ces concepts? Les concepts qui ont un contenu procédural nous donnent des instructions sur la manière de traiter les représentations construites à l'aide des concepts à contenu conceptuel, ou sur la manière d'atteindre leur référent.» [ibidem] Dans les énoncés *Mes voisins sont partis pour Paris la semaine dernière, donc ils ne sont pas chez eux* et *La lumière n'est pas allumée chez mes voisins, donc ils ne sont pas chez eux* on peut voir comment *donc* a, dans le premier exemple, seulement un contenu conceptuel, car mettant en relation deux événements du monde et permettant de les intégrer dans une représentation cohérente de ce monde (<la cause présentée dans la première partie conduit vers le fait présenté dans la deuxième partie>), tandis que dans le deuxième exemple il ne s'agit plus de relation causale entre les faits présentés (ce n'est pas parce que la lumière est éteinte que les voisins ne sont pas chez eux), mais d'une instruction, du contenu procédural qui s'ajoute à *donc* dans cet exemple: <ce qui est décrit dans la première partie permet de croire ce qui est dit dans la deuxième partie>. Cette approche permet une meilleure interprétation des connecteurs (démarches proposées par H. Nølke, Jayez & Rossari, entre autres) ou bien, comme l'a montré M. Charolles, qu'il y a un *encadrement du discours* en ce sens que l'activité discursive se développe par *cadres* marqués par des balises linguistiques (l'ordre incrémentiel des énoncés, la subordination, les connecteurs) à fort contenu procédural qui offrent des repères pertinents d'interprétation dynamique de l'organisation du discours.

Conclusions

Ce parcours en quelque sorte «à vol d'oiseau» présentant les grands axes de réflexion de la linguistique cognitive permettra peut-être de comprendre les critiques qu'on a pu faire à cette discipline, mais aussi son importance dans l'analyse des faits de langue; en effet, même si la linguistique cognitive n'est pas à même d'offrir un modèle structurant, elle offre des principes de base d'analyse dont l'utilité et la pertinence dans le cas de faits de langue des plus variés vient d'être montré. On pourrait également faire remarquer qu'il y a des domaines de l'étude linguistique, théorique aussi bien qu'appliquée, où une approche cognitive s'avère non seulement utile, mais aussi indispensable, tels la didactique des langues, la traduction, la terminologie, le traitement formel de la langue, domaines pour lesquels accepter l'ancrage cognitif du langage représente une nécessité.

Pour souligner une dernière fois la pertinence de l'approche cognitive nous allons conclure en citant A. Culioli qui soutenait que le langage, en tant qu'«activité de représentation, de référenciation et de régulation [...], ne peut pas se réduire à la transmission par un canal linéaire d'informations transportées d'un cerveau à un autre cerveau» [2, p. 10]. Il ne peut donc pas y avoir de relation terme à terme entre ce qui est à exprimer et ce qui est énoncé; l'activité langagière n'est pas quelque chose d'additionnel, la communication humaine ne peut pas être réduite à la somme de ses éléments constitutifs, à des calculs et des règles appliquées de façon universelle et mécanique. «Si les textes se ramenaient à des séquences où la compositionnalité linéaire suffisait, si l'on travaillait, en tant que sujets, avec des blocs matériels de sens stables, stockés en mémoire, qu'il suffit d'enchaîner pour produire du texte et de la signification, le tout récupérable et interprétable à l'autre bout par l'auditeur, tout serait simple» [idem., p. 9-10].

RÉFÉRENCES ET NOTES

- 1 CORDIER, F., *Représentation cognitive et langage: une conquête progressive*, Paris, Armand Colin, 1994.
- 2 CULIOLI, A., «A propos de la notion», in *La notion*, Actes du colloque *La notion*, tenu à l'UFR d'études anglophones, Université Paris-7 Denis Diderot, en février 1996, publiés avec le concours de l'Université Paris-7 Denis Diderot, volume dirigé par Cl. Rivière et M.-L. Groussier, Paris, Ophrys.
- 3 DIKI-KIDIRI, M., «Le signifié et le concept dans la dénomination», in *Meta*, XLIV, 4, 1999.
- 4 DIRVEN, R., RADDEN, G., „La base cognitive du langage: langue et pensée“, in Delbecque, Nicole (ed.), *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*, Bruxelles, Duculot, 2002.
- 5 DUBOIS, J. et alii, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.

- 6 FAUCONNIER, G., «*Methods and Generalizations*», in *Cognitive Linguistics: Foundations, Scope and Methodology*, Janssen, T., Redeker, G. (eds), Berlin/New-York, Mouton, Cognitive Linguistics Research Series, 1999.
- 7 GAUDIN, F., *Pour une socioterminologie. Des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Rouen, PUR, 1993.
- 8 ICLA, <http://www.cognitivelinguistics.org/>.
- 9 JANDA, L., SLING2K Workshop, Topic: Cognitive Linguistics February, 2000, University of North Carolina, à consulter à l'adresse suivante:
<http://www.indiana.edu/~slavconf/SLING2K/pospapers/janda.pdf>.
- 10 LAKOFF, G., JOHNSON, M., *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1980.
- 11 LURIA, A. R., VYGOTSKY, L. S., *Ape, Primitive Man and Child*, apud, N. Delbecque (ed.), *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*, Bruxelles, Duculot, 2002, p. 163.
- 12 MOESCHLER, J., «La représentation des événements dans la langue et dans le discours», conférence à Salamanque, 1997, consultable en ligne sur la page personnelle du linguiste, site de l'Université de Genève
- 13 VANDELOISE, C., „Autonomie du langage et cognition“, in *Sémantique cognitive. Communications* 53, Paris, Seuil, 1991, pp. 69-101.
- 14 VANDELOISE, C., *L'espace en français*, Paris, Seuil, 1986.
- 15 WORF, B. L., *Language, Thought and Reality*, Cambridge, MIT Press, 1956.
- * Beaucoup de recherches menées en sciences cognitives ont mis l'accent sur les similitudes entre le cerveau humain et un ordinateur, sur le fait que la pensée humaine opère avec des représentations identiques aux données informatiques et leur applique des procédures de calcul semblables aux algorithmes de la programmation informatique: l'esprit humain utilise des objets de raisonnement tels les propositions logiques, les concepts, les analogies; etc. et des procédures mentales telles la déduction, la comparaison, la soustraction.